

# Une mémoire en partage :

## le prisonnier de guerre Jean Soulard (1940-45)

### **- visions et réflexions transmises -**

Recueilli, mis en forme et commenté par  
Prof. Dr. jur. Dr. Hist. Dominique SOULAS-de Russel

Ce qui suit est la présentation des faits et des messages tels que l'ancien P.G. les a transmis aux membres de sa famille (quadruple fratrie). Ceux-ci ont mobilisé leurs souvenirs pour les mettre en commun. Le temps a fait son œuvre et beaucoup ne sont plus que des bribes inutilisables ou ont disparu de nos faillibles mémoires.

Le texte de la seconde et principale partie (« La dure expérience de l'inimitié – les faits tels que vécus et transmis »), placé entre guillemets, est constitué des descriptions certaines et des remarques que l'ancien prisonnier de guerre<sup>1</sup> évoquait le plus souvent.

Un professeur captif dans un Stalag...

*Un élément étrange qui produit d'étonnantes choses.*

Voilà comment les gardiens le considérèrent ; à cette époque, de chaque côté du Rhin, un professeur faisait clairement partie de l'élite culturelle et sociale. Les membres de cette corporation étaient majoritairement des officiers et se retrouvaient dans les Offlags<sup>2</sup>.

#### **Présentation introductory**

Né trois mois avant le début de la première guerre mondiale, Jean Auguste Alcime Soulard se souvenait encore avoir couru à un abri, un petit cheval en peluche à la main, lors du bombardement de Paris par la « grosse » Bertha.

---

<sup>1</sup> Jean Auguste Alcime Soulard (Paris 1914 – Orléans 1994):

Pendant et après ses études d'histoire et géographie à la Sorbonne, il travailla dans l'équipe de l'Encyclopédie Française constituée par A. de Monzie. Il fut ensuite délégué Académie à Paris. Entamant son Service militaire en août 1937, il prépara, sous l'insistance de son colonel, sans succès l'EOR. Puis fut affecté au service des transmissions de son Régiment stationné en Lorraine devant la ligne Maginot. Il fut décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze pour « faits héroïques face à l'ennemi ». 1940-45 : Captivité. Ensuite pédagogue et chercheur - en géographie humaine (il introduisit le concept de conurbation en France) et en histoire (instabilité ministérielle et stabilité des ministres sous la IIIe Rép.) de 1946 à 1974. À Orléans, il fut cofondateur de l'université populaire, directeur adjoint de l'École des Beaux-et vice-président de l'Académie de l'Agriculture, Arts et Lettres. Auteur d'articles, d'essais et de conférences. Lauréat de l'Académie Française, Officier des Palmes Académiques, Médaille du Combattant, Chevalier dans l'Ordre National du Mérite.

<sup>2</sup> Offlag, abréviation pour „Offizierslager“ (camp d'officiers prisonniers) Sa caractéristique principale est l'absence de travail forcé (Convention de Genève)

Stalag, „Stammlager“ (abréviation de *Kriegsgefangenen-Mannschafts-Stammlager*). Les Stalags sont destinés aux sous-officiers et soldats, le travail forcé y est habituel (agriculture, industrie, mines, etc.) et les conditions de vie souvent très dures, Ces camps de grande taille regroupent des prisonniers de plusieurs nationalités.

Il n'aima pas en parler, mais la guerre, avec ses conséquences, marqua son existence comme celle de nombre de ses contemporains. Il répétait, d'un ton mêlé de fatalisme et de fierté « *J'ai passé sept ans sous les drapeaux* ».



Jean Soulas (croquis de M.-L. Saphores-Fabre)

Et pourtant ce civil n'y était aucunement prédestiné ; Jean Soulas est un exemple que la guerre crée le soldat de toute pièce. Car ce militant pacifiste qui avait activement participé au Front Populaire était un pur intellectuel, un pédagogue doublé d'un chercheur passionné. Les bibliothèques et les salles de classe étaient ses seuls théâtres d'opération. Professeur (IUFM et lycée) d'histoire et géographie, Jean était issu d'un milieu raffiné et aisné, plus orienté sur la construction que sur la destruction. Fils<sup>3</sup> et petit-fils d'architectes, il descendait d'une ancienne lignée et vivait sans heurts à Paris dans le quartier tranquille du XVIe arrondissement (au 33, rue du Ranelagh). Après avoir été instruit par des précepteurs, il fut un excellent élève du lycée Janson de Sailly, puis fit de brillantes études en Sorbonne. Jean y fit la connaissance de celle qui devint son épouse et avec laquelle il créa la section de la Jeunesse Étudiante Chrétienne (JEC). Ensuite, Jean Soulas débuta une carrière prometteuse qu'il ouvrit en enseignant au fameux lycée Charlemagne. Cet élan fut brutalement interrompu par le second conflit mondial.

La faiblesse de son intérêt pour la technique militaire lui avait fait, selon l'expression consacrée, *rater les E.O.R.* (École des Officiers de Réserve) et il fut affecté comme simple soldat<sup>4</sup> au 51<sup>e</sup> RMIC (Régiment de Mitrailleurs d'Infanterie Coloniale). La politique internationale, pour ne pas dire la malchance, voulut que son service militaire de 24 mois accompli, il fut aussitôt réincorporé par la mobilisation générale (1<sup>er</sup> septembre 1939). Son régiment, stationné à Sarralbe, était chargé de la défense avancée du secteur fortifié de la Sarre.

<sup>3</sup> Son père était passé directement, par l'effet de la péréquation des grades en 1915, de simple soldat à officier d'administration (= sous-lieutenant) dans l'arme du Génie.

<sup>4</sup> Les recalés étaient normalement nommés sergents, mais ce n'était pas faisable au sein d'un régiment d'active.



Plaque d'identité militaire (poignet)

C'est après de sanglants combats que celui-ci, invaincu, fut obligé de déposer les armes en application de l'accord d'armistice du 22 juin 1940. Reconnaissant le courage de ces soldats, le détachement allemand leur rendit les honneurs avant de les faire prisonniers. Jean Soulard n'oublia jamais ces circonstances particulières, qui jouèrent pour lui le rôle d'une très relative atténuation. Comme celle de sa Croix de Guerre avec citation à l'ordre du régiment, qui lui fit remise sur le front des troupes pour ses actions courageuses (récupération de matériel et sauvetage d'un blessé sous le feu de l'ennemi).

Mais la guerre tua son meilleur ami et le sépara de son épouse pour cinq ans, quinze jours après son mariage...

### **La dure expérience de l'inimitié – les faits tels que vécus et transmis**

Laissons-lui la parole, organisée comme il le faisait, en trois temps localisés (Warendorf / Ludwigsbourg / Heilbronn). « Nous avons été faits prisonniers – comme 2 650 000 autres. Les Allemands ont tout de suite peint au minium et en grandes lettres “KG” sur le dos de nos manteaux et vestes d'uniforme. Après avoir été parqués, nous avons été enfermés dans des wagons à bestiaux et sommes arrivés, deux jours plus tard au petit matin, dans la gare d'une petite localité appelée

**Warendorf.** Nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous avait débarqués. Me sachant géographe, les camarades m'ont interrogé. Je savais seulement que nous avions roulé vers le nord, probablement vers la Westphalie, rien de plus<sup>5</sup>. La guerre, c'est avant tout l'apprentissage brutal du ballottage : il est extrêmement difficile de garder l'orientation, de préserver sa personnalité et de ne pas oublier le principe de liberté, bref, de continuer d'exister en tant qu'individu...

Dans une sorte de camp provisoire, j'ai ensuite été affecté, avec une petite dizaine d'autres prisonniers, comme ouvrier agricole dans un vaste domaine. Le groupe était intitulé “Kommando”. Nos gardiens étaient de simples fantassins qui n'étaient pas très vifs.

Dans les terres de ce domaine agricole, nous devions travailler dur et longtemps et par tous les temps. Nous étions aux ordres d'un régisseur, un petit bonhomme sec et hargneux. Il nous trouvait toujours trop lents, nous pressait sans cesse et hurlait dans les champs. Lors du désherbage, nous nous vengions de sa contrainte en enfonçant, à chaque « *allez, allez !* » (los, los !) ou “*plus vite !*” (schneller !) qu'il lançait, une betterave dans le sol avec le talon.

Ce régisseur, membre démonstratif du NSDAP (il portait la fameuse « rondelle », l'insigne circulaire du parti à la boutonnière), que nous appelions « le père Fleg<sup>6</sup> », terrorisait également son employeur, un homme d'encore plus petite taille, d'une manière qui nous

<sup>5</sup> En effet, Warendorf se trouve à 40 km de Munster.

<sup>6</sup> Pfleg de son véritable nom.

stupéfiait. Ce dernier parlait passablement le français et devait traduire servilement, phrase par phrase, les ordres quotidiens du “Fleg”.

Un matin – c’était le 14 juillet 1940, au lever du jour – on nous rassembla. Le propriétaire opprimé (nous pensions qu’il était baron, tant il se comportait de manière nettement plus distinguée que les autres ; son nom aurait été quelque chose comme « Rathman von Hof »<sup>7</sup>) traduisit les paroles de son régisseur, qui était pour cela hissé sur des planches :

« *Soldats de Napoléon, vous ne travaillez pas !* ». Bien sûr, nous avons exulté et loué la générosité inattendue du père Fleg, qui nous accordait ainsi une journée de repos à la date anniversaire de la prise de la Bastille. Grave erreur – mais que nous étions naïfs ! – le 14 juillet 1789 ne faisait pas vraiment partie des événements que les nationaux-socialistes avaient vocation à célébrer, bien au contraire ! Furieusement subjugué par notre réaction d’enthousiasme, le nazi déconcerté fit de nouveau traduire ses paroles par son “employeur”. Nous entendîmes alors :

« *Soldats de Napoléon, vous ne travaillez pas assez...* » la suite était désarmante : « ... *aujourd’hui, à cause de cela, vous devrez travailler deux heures de plus !!* ». L’ampleur de notre déception fut grande. En ce soir de fête nationale, nous avions tous les talons en sang.

Un peu moins d’un an plus tard, peu avant la nuit, nous avons de nouveau dû monter dans des wagons à bestiaux et quitter Warendorf, sans regret bien sûr. Mais cette expérience avait été instructive pour moi, car elle me confirma concrètement que le nazisme avait pour personnel des personnages douteux et assez primitifs<sup>8</sup> auxquels ils confiaient du pouvoir.

Nous avons été transférés dans un grand camp, au Stalag Va à

**Ludwigsbourg**, à 350 km au Sud, dans le Wurtemberg. Le sautillant dialecte souabe de nos geôliers nous a d’abord surpris, tant il était éloigné de la distinguée prononciation westphalienne proche de l’allemand écrit. Ils disaient par exemple “Middelstross” au lieu de “Mittelstraße”, “aufläse” pour “auflösen”, “uff” au lieu de “auf” (comme dans “bassmoiluff” pour “pass” mal auf” ou « gommenenuff » pour viens avec moi) et “gomolhär” au lieu de “komm’ mal her”. Ils juraient « *Herkules aber au* » quand ils étaient choqués, agacés ou exaspérés. Ils appelaient ce parler le « petit souabe »<sup>9</sup> Nous appelions *parapluies à aiguille* les fusils que ces pauvres gars devaient constamment porter pour nous encadrer. Je me souviens plus particulièrement de deux d’entre eux. Nous avions surnommé l’un, pour des raisons qui me sont restées inconnues (probablement en raison de son patronyme), « Patte d’osier » (= *Weidenfuß*), et l’autre était un Bavarois âgé qui nous murmurait régulièrement, la main devant la bouche : « *Vive Hitler, merde la Prusse !* » ou, dans des moments d’empathie : « *La guerre, gross malheur !* ». Eux, ils m’avaient une fois décoché le quolibet de « *Brot-Fresser* » (“bouffeur de pain”) après que je leur eus répondu que j’étais professeur. Je ne sais toujours pas si je dois en rire.

Contrairement à Warendorf, nous sortions beaucoup moins en Kommando. Alors, pour échapper à notre morne enfermement, nous favorisions l’apparition de problèmes dentaires et de plaies causées par la vermine. Cela nous permettait de sortir un peu du microcosme étouffant cerclé de miradors, psychiquement oppressant, pour une visite chez le médecin ou le dentiste, pour, au passage. Redécouvrir ce qu’était une ville, pour respirer l’air et la vie des rues, voir passer des filles, regarder des vitrines et les civils vaquant librement à leurs occupations comme nous ‘avant’, accompagnés que nous étions de notre obligatoire porteur de « parapluie ». La plupart des passants évitaient notre regard, rappelant que nous

<sup>7</sup> Il s'est avéré impossible d'en retrouver trace.

<sup>8</sup> Ce qui confirma l'impression qu'il ramena d'un voyage d'étudiants de la Sorbonne en Europe Centrale en 1936. À Munich, il avait assisté à un défilé de S.A., « brutes très enveloppées ».

<sup>9</sup> Méprise due à une mauvaise compréhension de « schwäbeln », qui est un verbe et non un nominatif.

n'avions rien à faire chez eux (au fond, ils avaient entièrement raison !). Le retour au baraquement était comme nos douches ; froid. Qu'il est dur de se sentir parqués, au ralenti, pendant que d'autres vivent vraiment !

Nous recevions régulièrement des colis alimentaires envoyés par nos chères familles, auxquelles nous pensions sans cesse. C'était chaque fois la fête. Nous partagions tous fraternellement le contenu de ces paquets (dont nous conservions précieusement les emballages), à l'exception d'un camarade qui se levait la nuit pour tout dévorer en cachette. Nous pouvions également envoyer et recevoir des lettres par la "poste de campagne" aux bons soins de la Croix-Rouge, mais elles étaient toutes strictement contrôlées par la censure du camp et cela nous limitait. On essayait de coder, d'insinuer. Lorsque les phrases paraissaient douteuses ou que l'écriture était estimée difficilement déchiffrable, les passages étaient volontairement barbouillés d'un épais tampon erroné « Ecrivez lisiblement », si gras que des pans entiers de la lettre devenaient vraiment illisibles. Les familles trouvaient des moyens détournés pour faire parvenir des messages particulièrement intimes ou sensibles. Ma femme, par exemple, les glissait dans des noix soigneusement cassées puis recollées. Ce sont des liens bien ténus qui nous reliaient... Parfois on se demandait si nos fiancées, nos mères, nos femmes et nos enfants, dont nous portions et montrions les photos froissées, existaient encore vraiment. Le monde d'avant était de plus en plus loin, devenant si irréel que certains se résignaient.



Des représentants du Haut Comité international de la Croix-Rouge venaient de temps à autres vérifier si, à l'intérieur des barbelés, la Convention de Genève était respectée par nos vainqueurs. Ils ne se rendirent pas compte (aveugles ?) de ce que ce n'était pas vraiment le cas de nos camarades russes, inhumainement traités. Il y avait donc pire. De là à penser que nous étions des privilégiés ?!

Dans notre baraquement se trouvaient des représentants de toutes les couches sociales, du vendeur gouailleur de journaux parisiens<sup>10</sup> au commerçant bedonnant ou au juriste bien mis<sup>11</sup>. L'un d'eux, notaire de province, estimait qu'il fallait montrer aux Allemands que les

<sup>10</sup> Je me souviens, lors d'un voyage à Paris, l'avoir vu chaleureusement interpellé par un vendeur dans un kiosque situé près d'une bouche de Métro

<sup>11</sup> . Les retrouvailles, lors de 2 ou 3 rencontres organisées par l'association du Stalag, furent pour lui étonnamment décevantes. Bien qu'ayant partagé intensément leur quotidien pendant cinq années, les anciens prisonniers avaient repris leurs rôles et positions sociales, de sorte qu'il ne restait – sauf rares exceptions – rien de l'ancienne solidarité dans la souffrance. Jean comparait cela aux toujours chaleureuses retrouvailles entre

Français travaillaient plus durement et plus efficacement qu'eux. Il s'était donné pour mission de les impressionner en apportant des preuves de ses capacités. Il refusait donc toute action de sabotage, qu'il condamnait systématiquement par de longs discours laborieux, nous adjurant au contraire de parfaitement travailler, et il apprenait assidûment l'allemand – ce que l'écrasante majorité d'entre nous refusait. Parler la langue de son oppresseur, c'est lui rendre un hommage immérité, se soumettre encore plus par son esprit dans lequel il pénètre ou peut pénétrer ; je m'y refuse fermement, tant pis si je rate des informations.

D'autres étaient farceurs, comme celui qui s'appelait "Sacquépée" et prétendait que c'était la traduction de Shakespeare, son cousin. Un autre, Ménanteau, était l'auteur inspiré de romans policiers et écrivottait au fil des idées que nos conversations lui inspiraient. Un autre encore était curé dans une banlieue parisienne. Il s'était adapté, avec plus ou moins d'efforts, aux mœurs particulièrement rudes du régiment professionnel auquel nous appartenions<sup>12</sup>. L'ecclésiastique demandait régulièrement à l'un de nous de lui tirer le doigt, ce qu'il faisait suivre d'un petit bien sonore. Le hasard avait voulu que parmi nous se trouvât l'un de ses anciens enfants de chœur, devenu depuis communiste convaincu. Il répondait invariablement aux reproches et regrets du prêtre par : « On évolue, M'sieur l'curé ! », expression qui devint proverbiale parmi nous. À la fin de nos fréquentes discussions politiques, un Alsacien répétait en boucle, de manière énigmatique, que nous avions perdu la guerre parce que notre société était « *passée de l'autre côté* », germanisme incompréhensible qui nous faisait bêtement éclater de rire. En réalité, je l'ai compris plus tard, ce camarade était une des victimes frontalières de la propagande nazie décrivant ainsi l'amoncellement des abus menant à la déliquescence de nos sociétés démocratiques.

Une bonne partie des prisonniers français de Ludwigsburg, dont j'étais, a ensuite été déplacée au camp de

**Heilbronn**, qui dépendait du Stalag Vc, où j'allais passer la plus grande partie de mes cinq années de captivité hors de l'agriculture. J'ai tout d'abord été envoyé comme manœuvre pour l'entreprise de carrosserie Drauz-Werke à Heilbronn<sup>13</sup>, située directement sur la rive du Neckar, rivière qui facilitait ses approvisionnements. Ces ateliers étaient utiles à l'effort de guerre allemand et nous n'étions pas assidus au travail. Nous chargions et déchargeions sans hâte pendant que des camarades, affectés à la cantine, crachaient dans les assiettes ou enfonçaient leurs pouces, après les avoir mis ailleurs, de préférence dans les plats de purée...

Dans un hôpital, où je désherbais l'immense croix rouge peinte sur son toit plat, je fus un jour traité de « Scheißkerl » (= un peu plus que de « sale type ») par un individu courroucé. Son supérieur lui ordonna de me présenter ses plus plates excuses sur-le-champ. Cela est assez rare mais m'a rappelé que l'ennemi n'est pas forcément un monstre, qu'il est placé là où il est par la même fatalité que celle qui vous a mis face à lui. Une autre anecdote me l'avait bellement démontré. Après une journée de corvée en plein soleil, l'Allemand auquel cela profitait offrit à notre petit Arbeitskommando à boire dans une taverne de village. Quand nous y sommes entrés, un consommateur zélé se dressa en lui rappelant haut et fort que cela était

---

anciens scouts des Troupes St-Louis (dont il fut chef), alors que ces adolescents ne se voyaient qu'en temps libre et peu d'années. Devenus adultes avec des évolutions aussi disparates, ils se retrouvaient comme s'ils venaient à peine de séparer...

<sup>12</sup> À Sarralbe, quand un locataire « marsouin » était contrarié par son propriétaire, ses camarades avaient pour coutume de déménager les meubles de celui-ci et de les déposer sur la chaussée.

Ils buvaient énormément. Ma mère louait un studio à une Sarralbigeoise qui lui avait expliqué « Quand il arrivera ivre-mort à la maison, vous prenez une serviette imbibée d'eau froide et, avec, fouettez son visage à droite et à gauche ! ».

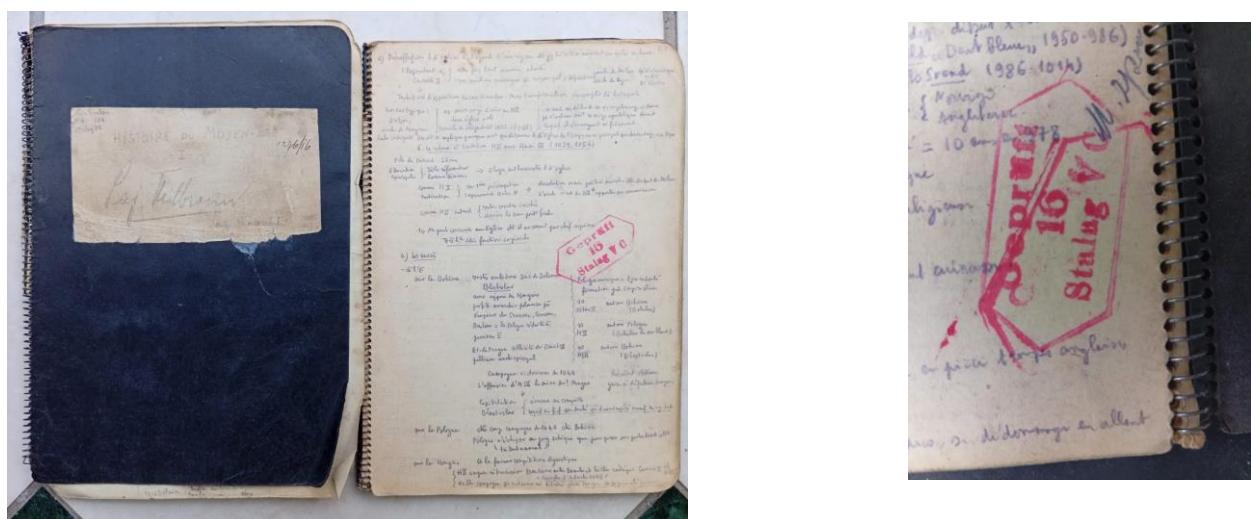
<sup>13</sup> Elle employa jusqu'à 300 travailleurs forcés, en majorité des prisonniers juifs ou politiques du proche camp de concentration de Kochendorf. Les soldats de la Wehrmacht furent amenés à côtoyer des SS. Jean décrivait la crainte et la haine qu'ils inspiraient à leurs gardiens, méprisés ouvertement par les sanglés de noir.

En 1965, les ateliers Drauz furent achetés par NSU.

strictement interdit aux prisonniers de guerre. Notre Allemand lui cloua alors le bec en montrant sa boutonnière, qui arboreait l'insigne doré du parti. Nous avons trinqué avec d'autant plus d'ardeur !

La politique est aussi chose bien relative. Fin septembre 1943, nous vîmes arriver une masse de soldats italiens. Nous leur avons craché dessus, donné des coups de pied et de poings en les traitant de tous les noms jusqu'au moment où le commandant du camp et ses hommes nous imposèrent le calme. En excellent français, presque sans accent, il nous exposa tout simplement : « S'ils arrivent ici, c'est qu'ils sont nos prisonniers. S'ils sont prisonniers, c'est qu'ils sont nos ennemis. S'ils sont nos ennemis, c'est donc vos alliés, alors arrêtez de taper dessus ! ». C'était pédagogiquement clair, mais plusieurs de nos meilleurs Marsouins<sup>14</sup> firent comme s'ils n'avaient pas compris que l'Italie avait changé de camp et distribuèrent encore quelques cocards vengeurs.

Les Allemands responsables du Stalag acceptèrent, pas à pas et de soldats à soldats, la création d'un espace culturel que je parvins à ménager au profit de mes camarades. Cela commença par de petites conférences que je leur proposai, autorisées difficulté<sup>15</sup> en passant par le Vertrauensmann (homme de confiance)<sup>16</sup>; la suite fut la constitution d'une petite bibliothèque (livres en français mis à disposition<sup>17</sup>), puis par des représentations de courtes pièces de théâtre<sup>18</sup> pour enfin aboutir à des cours préparatoires, puis aux passages d'exams, de telle sorte que je devins le recteur du camp<sup>19</sup>.



Comme gymnastique intellectuelle et entretenir ma mémoire, je remplis des carnets récapitulant l'histoire en faisant appel à mes souvenirs des cours magistraux et en m'appuyant

<sup>14</sup> Mammifères marins qui symbolisent les deux côtés du service des « Coloniaux », soldats embarqués combattant sur terre. Expression toujours employée pour les militaires de l'Infanterie de Marine

<sup>15</sup> « Même les Allemands ne me le demandèrent jamais dans mon Stalag !! », répondit-il, outré, à un responsable de la Maison d'Arrêt d'Orléans, qui lui demandait le plan et un résumé du contenu de la conférence qu'il présenta aux prisonniers.

<sup>16</sup> Élu ou désigné par les prisonniers, souvent sous contrôle allemand. Cette institution était reconnue par la Convention de Genève de 1929. Son rôle était multiple : outre celui de la représentation des prisonniers, il transmettait plaintes, demandes, listes, problèmes de travail et distribuait le courrier. Cela n'avait rien à voir avec les « Kapos » concentrationnaires.

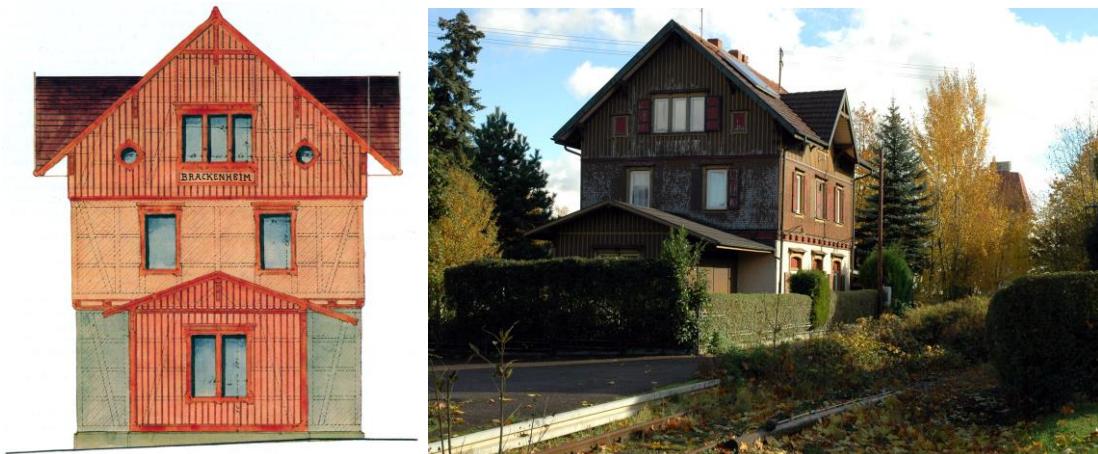
<sup>17</sup> Une anecdote à cet égard : lors des classifications, un volume intitulé Le théâtre de verdure avait été classé parmi les ouvrages littéraires – en réalité, malgré son nom, il traitait d'architecture et d'histoire des jardins !

<sup>18</sup> De qualité comique plutôt rudimentaire : mettre en scène un naïf prononçant « Pomogne » au lieu de Pologne suffisait pour faire rire aux éclats... Les Noëls de 1943 et 44 perdirent de leur tristesse avec ces petites représentations de circonstance.

<sup>19</sup> En reconnaissance de quoi l'Académie Française le nomma Lauréat et il reçut la médaille du comité international de la Croix-Rouge. Les diplômes scolaires qui avaient été délivrés furent officiellement validés.

sur des publications de qualité acceptable. Les Allemands autorisaient ces écrits (tampons signés) sans rechigner.

Plus tard, dans la petite gare de marchandises de Brackenheim (photo ci-dessous, à 15 km de Heilbronn), je passais des journées péniblement monotones, de nouveau en plein soleil, à empiler avec mes camarades une quantité infinie de longues planches.



Toutes ces activités frustrantes et souvent pénibles, liées tant aux mauvaises conditions de vie qu'à une nourriture maigre et déséquilibrée firent que, mesurant 1m78, je ne pesais plus qu'à peine 50 kg. Il était temps que tout cela s'arrête, d'autant plus que nos gardes devenaient de plus en plus nerveux au fur et à mesure de la reculade du Reich millénaire. Nous en étions informés et la suivions presque en temps réel.

Et, tout d'un coup, comme on pouvait s'y attendre, les rôles furent inversés. Nous vîmes nos gardiens se constituer prisonniers ! Nous avons eu la joie d'être libérés le 21 avril 1945 - j'oublierais plutôt ma date de naissance que celle-là ! - par un détachement de la *1ière Armée Française*. En fiers vainqueurs, nous avons défilé avec elles, dans nos tenues fatiguées, à travers les rues (ou ce qu'il en restait) de Heilbronn, lieux de nos souffrances, meurtris à leur tour. L'ambiance était pour nous celle de la joyeuse fin d'un monde qui n'aurait jamais dû être. Incroyable. Quelques jours plus tard, je descendais du train à la gare de l'Est et retrouvais les miens<sup>20</sup>.

Ainsi s'acheva la plus dure période de mon existence. C'était la guerre qui en imposa les malheurs imbéciles et les inutiles épreuves, sorte de sortilège maléfique qui broie les hommes sans pitié ni distinction. Voilà pourquoi je ne peux nourrir, pour ce raisonnable motif, aucune rancœur envers la population allemande dans sa globalité. Elle a été malmenée et punie. La misère et leurs destructions sont incommensurables ; nous marchons dans des ruines<sup>21</sup>. »

## En vouloir à l'Allemagne ?

<sup>20</sup> Sa belle-mère, qui faisait le pied-de-grue sur le quai d'arrivée des innombrables trains de prisonniers, questionnait les voyageurs en uniformes « J'attends Jean Soulard – est-il dans votre train ? – le connaissez-vous ? » et s'était entendu répondre « Jean Soulard ? Tout le monde le connaît : c'est le plus joyeux prisonnier de l'armée française ! ». Cette description à l'emporte-pièce avait un arrière-goût douteux mais décrivait l'optimisme dont il avait fait preuve par les activités qu'il avait développées. Celles-ci incluaient l'aide à la préparation d'évasions. Réaliste, il avait exclu de le faire à son profit, son aspect d'intellectuel (voir croquis ci-dessus) un peu gauche ne lui laissant aucune chance de passer entre les filets sans être repéré.

<sup>21</sup> Le centre de Heilbronn a été détruit à 75%.

Il faut compléter ces descriptions de Jean Soulas en soulignant des éléments que sa modestie ne lui fit qu'évoquer trop brièvement mais qui, en même temps, expliquent une autre partie de cette attitude d'après-guerre. Son absence d'anathème concernait même ceux qui étaient directement acteurs du système quand ils se comportaient de manière humaine<sup>22</sup>. En guerre, entre ennemis, tout n'est pas forcément soit noir, soit blanc ; pour Jean, il y restait toujours de la place pour l'honneur, la décence et la loyauté. C'était ce qui se passa dans le cadre, plus haut mentionné, des activités culturelles et pédagogiques (les Allemands considérèrent le tout, avec une certaine bienveillance, comme une « Schule »).

Objectivement, Jean Soulas avait des raisons à en vouloir à l'Allemagne, qui le priva d'une bonne partie de sa jeunesse et étrangla sa carrière. Et les déboires causés ne cessèrent pas avec la fin des hostilités<sup>23</sup>. Il mit quatre années à recouvrir la santé. Sa réadaptation à la vie civile, après les cinq années de captivité, prit du temps ; comme tous les autres anciens prisonniers, il avait perdu le sens de la liberté, s'était inadapté ». De nombreux aspects de la vie extra-carcérale leur étaient devenus étrangers. Ainsi il fallait aider le Parisien qu'était Jean Soulas à traverser les rues d'Orléans, à faire des courses, à ne plus craindre de menaces brutales. La nuit, il se réveillait en proie aux cauchemars des bombardements alliés ou des exactions. Ces différents démons ressurgirent toute sa vie, au gré des informations et des expériences qui les faisaient ressurgir, souvent de manière incompréhensible. Parfois on lui reprochait, alors, de boire un peu plus que de soif. Le monde avait dramatiquement changé pendant son absence quinquennale ; l'occupation, la Résistance, tout cela s'était passé loin de lui – on allait jusqu'à reprocher aux P.G. d'en avoir été absents !<sup>24</sup>

L'Allemagne nazie et sa guerre avaient fait une victime de Jean Soulas ; il en était conscient tout en s'y résignant. Cinq ans de promiscuité soldatesque avaient changé l'homme, devenu plus rude, beaucoup moins policé et blessé. Professionnellement, la guerre allemande avait brisé sa carrière, promise à de grandes réussites. Désireux de reprendre son métier de pédagogue, il dédaigna plusieurs opportunités qu'on lui proposa, comme celle d'être rédacteur du Guide Michelin, de se charger des émissions d'histoire de la RTF ou de passer des concours avantageant les anciens P.G. Le véritable envol auquel il avait été promis avant-guerre ne put avoir lieu. A cette cassure professionnelle s'ajouta celle de son appréhension du monde, entré sans lui dans une nouvelle époque. Il en était douloureusement conscient : « *Avant-guerre, vous pouviez m'interroger sur n'importe quelle contrée de la planète, j'en savais les paramètres politiques ; plus maintenant - c'est fini...*  ».

## Une épouse germanophobe

Dès août 1914, André Fabre de Meyronnes, lieutenant de Chasseurs Alpins, tombait en Belgique, alors qu'il chargeait sabre au clair à la tête de ses troupes. Les balles allemandes venaient d'abattre un germanophile qui avait pour ami un avocat de Fribourg-en-Brisgau. Dans son testament, André avait écrit « *Je meurs sans haine* », surtout à l'intention de l'unique enfant - Elisabeth, âgée alors de 11 mois – qu'il laissai derrière lui. C'était compter sans la machine qui s'empara de cette petite, aussitôt décrétée Pupille de la Nation, qui reçut à l'âge de six ans, au beau milieu de l'esplanade des Invalides et des mains d'un grand général, la Légion d'Honneur de son père. Habillée de noir comme sa mère, elle fut abreuvée

<sup>22</sup> Ou avec honneur. Par exemple, dans l'armée allemande il y comptait Dönitz, Rundstedt, Rommel (« c'étaient des soldats ! »). L'évocation de Göring, Keitel, Kesselring et autres le mettait en colère.

<sup>23</sup> Relevé par les études sur la pathologie de la captivité.

<sup>24</sup> Il en conçut une sorte de dette qui le conduisit à honorer avec une intensité peu commune (discours, cérémonies, concours etc.) la Résistance et ses héros.

d'ouvrages « patriotiques », à commencer par les images de l'Oncle Hansi, jusqu'à la fin de sa puberté. Sa maternelle veuve de guerre, se remariant, se consola plus vite que sa fille.

Celle-ci vit partir son époux quinze jours après son mariage, confisqué par les Allemands pour cinq ans, par leur armée qui avaient tué son père... Elisabeth se chargea, pendant toute la guerre, de ravitailler sa famille parisienne (deux adultes et trois enfants) en remplissant ses sacs à dos de la nourriture qu'elle pouvait péniblement trouver en province. Mutée au lycée d'Orléans, elle fut témoin d'exactions commises par les occupants, dénoncée sans objet à la Gestapo comme « Juive ne portant pas l'étoile ». Le catholicisme fervent d'Élisabeth ne vint jamais à bout de cette succession de choc venus d'Outre-Rhin. Toute sa vie, elle refusa de se rendre en Allemagne (comme en Autriche), rien n'y fit. Même pour les fêtes familiales qui s'y déroulèrent, du mariage de son aîné aux cinq baptêmes de ses petits-enfants !

Mais, à côté de cela, elle accueillit chez elle les premiers Allemands à être invités, peu après la guerre, par Jean à s'asseoir à sa table. À côté de cela encore, elle fit choisir l'allemand comme première langue à trois de ses quatre enfants, avançant qu'elle avait souffert, dans ses recherches<sup>25</sup>, de ne pas la connaître. Une des conséquences (auxquelles elle n'avait pas songé ?) de cette orientation fut celle des échanges scolaires et des séjours en Allemagne, où son fils finit par se fixer. Sa maison accueillit donc nombre d'hôtes allemands, notamment en été, locations de vacances comprises.

À l'étonnement, toujours répété, de tous ceux qui connaissaient son attitude, Élisabeth se révélait aimable, empressée, se montrait pleinement heureuse de les recevoir. Elle donnait la raison de ce qui apparaissait comme une contradiction patente : « *Individuellement, ils sont charmants ; en groupe, ils sont dangereux* » ...

Plusieurs de ses contemporains ne se sont jamais départis de leur refus de tout ce qui était, de près ou de loin, allemand ou lié à l'Allemagne. Élisabeth avait fait un pas, révisé cette attitude qu'elle avait eue à l'origine. Elle était historiquement marquée. Pourtant, le comportement ouvert et démocratique de la République Fédérale, dont elle avait eu largement le temps d'observer la constance, ne lui inspira jamais le second pas menant à la normalisation. Cette pédagogue admirée, plus jeune agrégée de France, connaissait parfaitement le phénomène de la relativité et le caractère passager des excès politico-culturels à travers les siècles. Dans la lutte entre l'intelligence et l'affectif, ce dernier l'emporte quand il est subjectivement marqué à l'extrême. Même au prix, pour ma mère, de trahir la dernière volonté de son père.

Peut-on réduire un tel court-circuit entre cœur et cerveau ? Des exemples contraires sont-ils équivalents, comparables (est-il jamais possible d'avoir les vrais paramètres en main) ? Toujours est-il qu'il faut bien constater que, dans le même temps, l'immense majorité des Allemands avait complètement tourné le dos au passif revanchard qui avait été massivement entretenu pendant au moins quatre générations...

### **Ce passé et le « nous » familial**

Héritier indécis des deux attitudes, paternelles et maternelle, je me suis décidé à opter pour la première vers 19 ans. C'est le contact avec des Allemand(e)s de mon âge qui fit pencher la balance en ce sens. Au sein de ma première participation à la *Semaine franco-allemande de la Jeunesse* (organisée par le Verband der Heimkehrer, la Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre - CATM avec l'appui de l'OFAJ) qui se déroula à

---

<sup>25</sup> Historienne, elle avait pour domaine de prédilection l'antiquité. Les plus grands spécialistes en la matière écrivent en allemand.

Bonn-Melhem, l'image que je reçus de l'Allemagne Fédérale, dynamique, ouverte, positive, anéantit en un éclair toutes les préventions représentées par ma mère.

J'ai ensuite transmis à mes six enfants cette vision des choses, qui intègre la plupart des aspects de l'histoire paternelle plus haut énumérés. Cette génération est en train de les transmettre, à leur tour, à leurs jeunes enfants. Réaliste, je constate clairement une rapide érosion de ce message, due à l'éloignement dans le temps qui en relativisera de plus en plus l'importance. Il ne faut pas confondre cet oubli progressif avec le désintérêt. Mais l'histoire et les perspectives sont inexorablement en marche : une époque sera de plus en plus recouverte par d'autres - quelle famille se sent aujourd'hui impactée par ses meurtrissures de la guerre de Trente Ans ?

### **En guise de conclusion**

Mais nous n'en sommes pas encore là : la guerre, le nazisme, c'est *l'hier* de notre aujourd'hui et il importe de savoir vivre avec. Il impacte encore notre conscience et enseigne notre avenir. Et il y reste encore tant à rechercher, à découvrir et à redresser dans ce domaine comportemental des transmissions d'héritages grevés de vieux ressentiments, de complexes faussaires, de culpabilités plus ou moins anachroniques, de pressions manipulatrices, de réactions affectives, inconscientes, de volontés bonnes ou mauvaises... Souhaitons que cette petite contribution puisse être utile aux difficiles et utiles réflexions qui visent à comprendre et à apaiser. Enfin.